HAL
open science

Une datcha pour la retraite en Russie

Nathalie Ortar

To cite this version:

Nathalie Ortar. Une datcha pour la retraite en Russie. Cahiers parisiens - Parisian Notebooks, 2007, 3, pp.724-740. halshs-00199052

HAL Id: halshs-00199052

https://shs.hal.science/halshs-00199052

Submitted on 18 Dec 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Manuscrit auteur, publié dans "Cahiers parisiens, Parisian Notebooks 3 (2007) 724-740"

halshs-00199052, version 1 - 18 Dec 2007

Une *datcha* pour la retraite en Russie

Nathalie Ortar

Cahiers parisiens, Parisian Notebooks, vol 3, 2007, pp. 724-740

La *datcha* tient une place particulière dans l'histoire récente de la Russie. Dans son acceptation actuelle il peut s'agir aussi bien d'une ancienne isba, c'est-à-dire d'une maison de village en bois, que d'une maison située dans un lotissement destiné aux loisirs ou, enfin, cas le plus fréquent, d'un lopin de terre localisé dans un jardin collectif géré par une coopérative sur lequel a été bâti une maisonnette ou un cabanon en bois. Ne pas disposer d'une *datcha* ou de son usage, sous une forme ou une autre, est de l'ordre de l'exception aujourd'hui pour toute famille russe.

Les jardins collectifs (*kolektivnye sady*[1]) organisés sous forme de coopératives apparaissent dès les années 1930 parallèlement à l'essor d'un habitat collectif urbain et rural. Les parcelles sont destinées aux ouvriers des villes. Ce sont des espaces ouverts. Les clôtures sont à la charge des locataires et restent encore rares aujourd'hui. Au cours des années 1950-70, face à une demande croissante de la population et la faillite du système planifié de production et de distribution des biens alimentaires en URSS, une extension du dispositif des jardins collectifs est décidée par l'Etat, favorisant ainsi l'essor de l'autoproduction potagère. Les réticences sont toutefois nombreuses car ces jardins permettent d'introduire une notion de propriété individuelle (Lovell, 2003). C'est aussi à partir de cette époque que cabanons et maisonnettes deviennent tolérés dans les jardins collectifs. La taille des *kolektivnye sady* varie d'une dizaine de parcelles à plusieurs milliers pour les plus grands, qui s'étendent alors sur plusieurs kilomètres. Les parcelles, toutes de taille identique (six acres), sont distribués par les entreprises au profit de leurs employés ou par des institutions et sont gérées en association ou en coopérative (Lovell, 2003). Toutefois, depuis les années 1990, on assiste à la diversification et à l'extension des jardins collectifs via une attribution de parcelles dont la surface est doublée.

Créés par les entreprises sur des terrains qui leurs sont attribués, les premiers *kollectivnye sady* se situaient à proximité immédiate des usines et des bâtiments d'habitation. Les derniers jardins collectifs créés sont plus éloignés des centres urbains, et hors d'atteinte des circuits réguliers des autobus. Leur attribution ne dépend plus uniquement d'une entreprise propriétaire.

La fin des années 1990 correspond à la vague des dernières créations de jardins collectifs et fut une période de transition économique particulièrement difficilement. Les catégories sociales considérées comme aisées, essentiellement les cadres de la fonction publique et de l'industrie, furent alors elles aussi obligées de se procurer un lopin de terre. Les parcelles étaient toujours distribuées selon l'ancien système ou vendues à des prix préférentiels par les coopératives. C'est également à cette époque que la question de la propriété des lots est clarifiée. La vente des terrains devient dès lors possible, favorisant du même coup la création d'un marché immobilier.

[1] Les équivalents possibles du jardin collectif en Europe sont le jardin familial et le jardin ouvrier, avec un certain nombre de nuances concernant notamment la possibilité de séjourner la nuit et la diversité des catégories professionnelles concernées.

halshs-00199052, version 1 - 18 Dec 2007

Les représentations et les usages de ces jardins ont évolué au rythme des transformations économiques et sociales de la société russe. Les parcelles furent tout d'abord qualifiées de « potager », en référence à leur fonction strictement maraîchère. Ce n'est que vers la fin des années 1980, parallèlement à la légalisation de la construction des cabanons, que l'appellation *datcha* apparaît, au début par dérision, puis de façon commune à partir des années 1990 (Lovell, 2003). Cette particularité de leur histoire, ainsi qu'un certain nombre d'usages, justifie encore aujourd'hui de les distinguer des autres *datcha*, assimilables, elles, à des résidences secondaires. Néanmoins, la finalité et donc l'usage principal de ces biens, où qu'ils se situent, était, jusqu'aux alentours de 2002, la culture d'un potager (Ortar, 2005 ; Zavisca, 2003).

Les *datcha,* et en particulier celles des *kolektivnye sady,* constituent ainsi le pendant incontournable à l'habitat collectif. Leur histoire est intimement liée à toutes les crises économiques et agricoles qu'ont pu connaître l'Union Soviétique puis la Russie post-soviétique. Omniprésents dans le paysage urbain, les jardins collectifs le sont aussi dans le quotidien de la majeure partie des Russes et se révèlent être de précieux observatoires de la santé économique et morale de cette société. Cette prégnance de l'autoproduction potagère est telle que les économistes ont créé un indice, l'indice de la pomme de terre, qui évalue l'autoproduction et rend compte de façon fine de l'état économique du pays à un moment donné mais également du moral de la population et de sa croyance en l'amélioration de ses conditions de vie[2].

Les implications au quotidien de la possession d'une *datcha* apparaissent innombrables et il est actuellement nécessaire de dépasser la problématique de l'auto-production pour appréhender l'ensemble des aspects socio-économiques et symboliques auxquels renvoie ce jardin. Si cela est vrai pour l'ensemble de la population, cela l'est encore plus pour les personnes âgées. Dés lors, observer les rapports que ces retraités entretiennent avec leur *datcha* permet d'interroger le sens que ces personnes donnent à ce bien issu d'une autre rationalité économique, une rationalité héritée d'un système en train de disparaître, qui se heurte de plein fouet avec la vision néo-libérale que découvrent leurs enfants et à laquelle ces derniers raccrochent leurs valeurs. Cette rationalité recouvre et masque d'autres finalités sociales et familiales qui, autant que la production, justifient, pour les retraités, que perdurent les pratiques maraîchères.

Les retraités représentent la majeure partie des propriétaires dans les *kolektivnye sady*. Du fait de leur âge ils ont été les premiers bénéficiaires des attributions de lots, puis, durement touchés par le changement de régime, ils ont centré leur vie autour de la *datcha,* laquelle représentait un nécessaire complément nourricier. De plus, même lorsque les retraités ne sont pas propriétaires, leur disponibilité les a désignés comme gérant des *datcha* de leurs enfants qu'ils entretiennent pendant leurs absences, soit la majeure partie du temps. De fait, en semaine et en dehors des périodes de vacances, ils sont l'âme des *datcha*. En raison du déséquilibre démographique, les femmes sont très nettement plus nombreuses que les hommes dans cette tranche d'âge. Elles sont également retraitées plus tôt[3]. Le rôle de ces femmes, omniprésentes dans le paysage des *datcha* en semaine, est ainsi considérablement renforcé.

---

[2] Communication de Eugenia Sorova, *Russian agri-food economy : today and tomorrow*, Aleksanteri Conference, Helsinki, 10-11 novembre 2005

[3] Les femmes prennent leur retraite à 55 ans, les hommes à 60 ans.

halshs-00199052, version 1 - 18 Dec 2007

Cette étude repose sur trois terrains d'observation qui recoupent trois types d'urbanisation. Les trois villes se situent dans la même région, à 350 kilomètres au nord-est de Moscou. Iaroslav, Rybinsk et Barok sont peuplées respectivement de 600 000, 234 000 et 5 000 habitants. Les enquêtes furent réalisées au cours des années 1999 à 2003 auprès d'une population issue de tous les milieux sociaux et propriétaire de parcelles situées dans des *kolektivnye sady* ou de résidences secondaires (Gessat et Ortar, 2001).

Le coût des aliments

Les retraités rencontrés insistaient tous sur le fait que la *datcha* leur était économiquement nécessaire. Néanmoins, des auteurs comme Simon Clarke et *al.* (2000) contestent cette thèse car l'autoproduction serait plus onéreuse et aléatoire que l'achat des mêmes produits. De fait, le caractère nécessaire de l'autoproduction a très rapidement évolué et des questionnements inexistants en 1999 ont émergé en 2003. Irina Vladimirovna, une historienne dont la mère cultive une *datcha* dans un *kolektivnye sad,* s'est appliquée à rechercher le coût de revient de leur production. Ainsi, en 2002, un tombereau de fumier coûte 1000 roubles à Iaroslav, soit l'équivalent d'un mois de salaire d'Irina Vladimirovna. A cet achat indispensable s'ajoute celui des semences. Ces frais s'additionnent aux charges versées à la coopérative pour l'eau, l'entretien du chemin et la prévention des incendies, soit 600 roubles que la famille verse en trois fois. Le matériel, lui, est bricolé. Sa mère, son frère et elle-même - tous deux célibataires-, vivent de ces récoltes pendant le reste de l'année, exception faite des pommes de terre, que l'unité familiale produit en nombre insuffisant. Seule sa mère, retraitée, s'occupe en permanence du potager. Elle est secondée uniquement lors des labours de printemps, d'automne et de la récolte des pommes de terre. L'organisation a paru rentable à la famille durant des années. Néanmoins, en 2003, Irina Vladimirovna m'a avoué s'être interrogée pour la première fois sur la pertinence en termes économiques de cet arrangement en raison du temps qu'il dévore. Cette importance accordée au prix du temps, un temps qui peut dorénavant être passé de façon plus rentable grâce à des emplois de complément, est récente. Ce calcul se rencontre essentiellement dans les nouvelles classes moyennes/supérieures. Toutefois, ces personnes continuent à cultiver quelques fruits et légumes et ce, même dans les milieux aisés, exception faite des couples bi-actifs. Par contre, les retraités eux ne mentionnent jamais le temps passé. Florence Weber lors de sa recherche en France sur les jardiniers, note que « les jardiniers les plus soucieux d'économies soulignent en même temps que, pour évaluer leurs pratiques, il ne faut pas prendre en compte le temps de travail, qu'il ne faut pas « compter ses heures ». Or, calculer un coût d'opportunité, c'est d'abord mesurer le temps. Le travail non rémunéré n'est pas pensé dans les mêmes termes que le travail rémunéré : peut-être même ne s'écoule-t-il pas de la même façon. » (1996 : 25). Le fait que les retraités russes continuant à exercer une activité à temps partiel sans comptabiliser leur temps tendrait à accréditer cette thèse.

Ainsi, Alexandre Ilitch est universitaire retraité spécialisé en mécanique des fluides. Il continue à assurer quelques cours pour améliorer sa pension. Néanmoins, il est devenu jardinier par raison lors de sa retraite huit ans plus tôt et de ce fait tient un compte méticuleux de ses dépenses et de sa production qu'il chiffre selon les cours du marché. Dans ses calculs, le seul élément non comptabilisé est le temps investi.

Accréditant la thèse de l'utilité économique, Natalia Rimachevskaïa note que les retraités dépensent 67% de leurs revenus en alimentation ce qui représente néanmoins des dépenses inférieures de près de 7% au minimum admissible pour la survie soit « 0,5 kg de charcuterie, 4,9 kg de viande et conserves de viande et 1,8 kg de beurre par personne et par an ! »

halshs-00199052, version 1 - 18 Dec 2007

(1997 :43). Des normes que l'auteur considère comme étant déjà très sous-estimées. Malgré l'amélioration sensible du PIB par habitant depuis la parution de cet article, les retraités restent l'une des catégories sociales les plus défavorisées, donc dont l'équivalent salaire horaire reste très faible. Il leur est difficile de subvenir à leurs besoins sans aide ou apport extérieur. Dans ce contexte, ajouter le coût horaire ne modifierait pas fondamentalement les coûts de revient des produits. De plus, pour ces personnes, la *datcha* reste du domaine d'une stratégie d'accès à une qualité alimentaire ainsi qu'Alexandre Ilitch s'applique à se le prouver année après année. Cette qualité se conçoit aussi en terme d'abondance de l'approvisionnement plus que de diversité, car les fruits et légumes cultivés sont les mêmes que ceux disponibles sur le marché. Néanmoins, pour toutes ces personnes qui ne peuvent faire évoluer significativement leurs revenus en raison de leur âge, une caractéristique que relève également Jane Zavisca (2003), cultiver permet d'assurer une certaine diversité alimentaire, voire un revenu complémentaire. Si nombre des retraités les plus nécessiteux se contentent de vendre les surplus de leur production, d'autres comme les Vassilievich développent cette activité en une véritable industrie vivrière. Ce couple de médecins retraités propriétaires d'un lopin d'un hectare - une surface hors norme car plus grande que les anciens standards - utilise la totalité de la surface pour cultiver essentiellement des pommes de terre et des oignons lesquels sont vendus à des petits commerçants : une pratique assez développée selon Eugenia Serova[4]. Les retraités jouent sur la taille de leur surface d'exploitation pour ne pas être déclarés comme étant une ferme et ainsi ne pas payer les impôts y afférant.

Si les pensions des retraités sont faibles, elles ont néanmoins eu le mérite d'être toujours versées régulièrement pendant les périodes de crise. Cette relative stabilité des revenus a transformé les retraités en grands argentiers et financiers de leurs familles (Gessat, 2001b) ; Prokofieva et Terskikh, 1997). Les retraités et donc majoritairement les veuves sont aussi les propriétaires des appartements dans lesquels ces dernières ont cohabité avec leurs enfants pendant toute la période de crise. La dépossession de leur statut de nourricière de la famille grâce à leur travail de jardinage est vécu comme un processus de délégitimation de leur existence sociale et c'est bien cela qui se joue aussi dans les réticences des enfants à continuer à cultiver lorsqu'ils ont « réussi ».

Cultiver un potager, en particulier dans un *kolektivnye sad*, renvoie actuellement à une image dépassée, déclassée et difficile de leur histoire, aussi insistent-ils auprès de leurs parents pour que ces derniers cessent de cultiver, arguant notamment du caractère onéreux de ces cultures. Les critiques des enfants sont d'autant plus exacerbées qu'ils sont régulièrement sollicités pour participer aux travaux des champs lors de la période des labours, puis de la récolte des pommes de terre. Ils sont également enrôlés comme chauffeur pour transporter les récoltes surtout lorsque leurs mères sont veuves ou divorcées. La *datcha* s'accompagne donc d'une série de contraintes auxquelles les enfants cherchent à échapper, se saisissant du moindre prétexte : par exemple le beau-fils d'Appolina Alexdrovna refuse de conduire sa belle-mère depuis que la maison installée sur le lopin a été brûlée et ce malgré le désir insistant de la vieille dame. Dans des configurations familiales marquées par le faible nombre des naissances, le bon vouloir des enfants mais également de leurs conjoints apparaît décisif.

Au-delà de la gestion du pouvoir nourricier, deux logiques s'affrontent : celle purement économique des enfants qui ne comprennent plus la nécessité de cultiver alors qu'ils sont à même de payer à leur mère ou belle-mère son alimentation ; et celle des retraités pour qui la culture représente un accès à l'autosuffisance alimentaire, et donc à la dignité de tout adulte

[4] Communication précédemment citée.

capable de se nourrir et de nourrir son entourage, un élément qui prend un relief tout particulier pour des personnes qui ont passé l'essentiel de leur vie à l'ombre des peurs alimentaires.

En effet, pour répondre à ces critiques basées sur la rationalité économique, les jardiniers développent une série de contre-arguments. L'un d'eux conjugue connaissance de l'origine des produits, donc d'où ils sont issus et ce qu'ils contiennent, et fraîcheur puisque la date de cueillette est connue. Ce bienfait apporté par la connaissance de l'origine est poussé plus loin par ceux qui produisent fruits et légumes de façon biologique, une culture dont toutefois seuls les cadres se sont emparés pour l'instant. A cet aspect, Tatiana Vladimirovitch ajoute aussi l'exotisme : ses fils étant de grands amateurs de légumes, elle a acclimaté dans son potager des espèces introuvables sur le marché local et qui ne poussent que difficilement à Rybinsk, comme les artichauts ou les courges. Ses fils participent à cette volonté de diversification en ramenant graines et plants de leurs séjours moscovites.

De la subsistance au don

Les discours développés ne s'arrêtent pas cependant à la mise en avant de la qualité des aliments. Autre stratégie, Valentina Nicolaevna cultive essentiellement des fruits, très appréciés de ses enfants, comme les fraises dont elle fait des confitures et des sirops qu'elle distribue ensuite à ses proches. Cette production est partiellement troquée contre du lait frais produit par une vache appartenant à l'une de ses amies, un lait qu'elle préfère à celui vendu dans le commerce.

L'attachement à cultiver s'inscrit aussi dans le désir de pouvoir donner. Cultiver est en effet un moyen d'entrer dans des cercles d'échanges et de les maintenir. Les dons nourrissent les relations amicales et familiales. Or, en raison de la modicité de leurs pensions, les retraités apparaissent actuellement démunis dans ce jeu des échanges et se retrouvent en seule position de récipiendaires (Godbout, 2000a). Même si le don en produits alimentaires fait par les enfants peut être considéré comme un don différé, il prive cependant les parents de tout retour, une position difficile à tenir lorsque les parents reçoivent déjà l'aide de leurs enfants. En effet, après avoir été les grands argentiers de la famille, nombre de retraités, et en particulier des femmes veuves ou divorcées, dépendent financièrement partiellement de leurs enfants, voire pour certaines femmes de leur beau-fils lorsque leur fille ne travaille pas. Dans ce contexte, le don des beaux-enfants notamment, un don qui se voudrait gratuit car sans volonté de retour, ne peut être accepté. Ce don est d'une grande violence comme le note Mary Douglas (1999), et se rapproche de ce qu'Alvin W. Gouldner appelle « something for nothing », un don réalisé lorsque « le donneur donne à cause de ce que le receveur *est*, et non en fonction de ce qu'il *fait* » (1973 :270), un don qui porte atteinte à l'intégrité des parents et les renvoie à une vieillesse invalidante car improductive et privée de la possibilité d'entretenir du lien social.

Le discours de la rationalité économique libérale opposé par la société apparaît alors de bien peu de poids face à une autre rationalité qui est celle de l'économie des relations sociales dont sont exclus ceux qui ne peuvent plus donner. Produire permet en effet de pouvoir s'autoriser à la prodigalité lors des périodes de récolte, une situation qui prend un relief tout particulier en temps de pénurie ou de difficulté économique et représente une richesse symbolique qui légitime une partie des efforts fournis. Produire permet également de valoriser une existence sociale et d'exercer un pouvoir auprès de ses proches. L'été est donc la saison où les retraités

halshs-00199052, version 1 - 18 Dec 2007

peuvent autant solder leurs dettes que se créer de nouveaux obligés au delà du cercle familial, bref de participer au grand jeu social (Godbout, 2000b).

Un lieu d'exercice du pouvoir familial

Au-delà du don, la *datcha* détenue par les parents fut et reste aussi un lieu d'exercice du pouvoir au travers de la garde des enfants qui leur échoit de droit (Gessat, 2001 (b)) et celui de la gestion des espaces habités lorsque parents et enfants cohabitent.

La famille de Nina Denissova illustre les liens complexes qui s'y nouent. Nina Denissova exploite le potager de sa belle-mère, Olga Pietrovna, en collaboration avec le couple formé par le frère de son mari et son épouse. Les deux frères ont édifié la maison qui comprend deux étages : chacun est attribué à l'un des frères, Olga Pietrovna et les enfants dormant dans la soupente. Dans cette famille, qui comprend deux enfants adolescents, chacun, sous la houlette de la grand-mère, est chargé de la culture de quelques légumes. Les cornichons, les courgettes, les haricots, les tomates, les poivrons et les petits fruits rouges sont transformés. Les pommes de terre, les carottes, les poireaux, les choux et les pommes sont conservés tels quels. Les concombres et les salades sont consommés au fur et à mesure. Au début des années 1990, Nina Denissovna et son époux ont dû vendre leur véhicule qu'ils n'arrivaient plus à entretenir. Ils ont toutefois conservé leur garage qui leur sert d'entrepôt. Un container y est enterré pour conserver les aliments en hiver. En septembre ils louent les services d'un ami qui possède une voiture afin de transférer la production du potager au garage mais aussi de déménager une partie du mobilier de la *datcha* afin d'éviter d'être volé, les vols étant une des plaies des *datcha* (Lovell, 2003 ; Traven, 2005). L'ensemble de la production est ensuite distribuée par Olga Pietrovna.

Le potager s'inscrit également dans une pratique plus large de troc et de partage familial ordonnancé sous la férule de la grand-mère. En effet, chacun des membres est à la recherche des produits les moins chers du marché pour les acheter en grande quantité. Lors d'une observation réalisée dans un logement urbain, le réfrigérateur, inexistant à la *datcha*, était plein d'œufs. Nina Denissovna est également venue déposer une dizaine de salamis provenant d'un arrivage inespéré et bon marché dont l'avait informée une amie. Deux jours après, elle en a apporté une partie à la *datcha* pour les consommer et revendre le reste. Dans cette famille d'ouvriers et de fonctionnaires déclassés par la crise, chaque rouble économisé compte et les pratiques héritées de la période communiste conservent toute leur actualité, même si l'amélioration de la qualité des arrivages en rend certaines caduques et ôte, de même, une partie de la légitimité du pouvoir d'Olga Pietrovna.

Cette organisation en réseau familial est tout à fait représentative de la Russie post-soviétique ainsi que le note Elisabeth Gessat dans un article où elle en décrit minutieusement les fonctionnements, lesquels dépassent largement le cadre de la *datcha* (2001a). Chaque membre de la famille y tient un rôle et alimente le réseau de ses proches grâce à ses réseaux professionnels et amicaux, lesquels se nourrissent aussi des relations établies à la *datcha*.

A cette fonction de gestionnaire familial exercée par la grand-mère s'en ajoute une autre, celle d'exercice du pouvoir éducatif. Les grands-parents et en particulier les grands-mères ont en effet la tâche de s'occuper de leurs petits-enfants durant tout l'été, une pratique établie depuis les années 1930 (Lovell, 2003), en supplément de temps de garde au quotidien le reste de l'année. La petite fille de Vladimir Vladimirovitch arrive de Moscou à la fin du mois de mai et reste avec ses grands-parents jusqu'en septembre, passant le plus clair de ses journées à la

halshs-00199052, version 1 - 18 Dec 2007

datcha. De même, le fils de Nina Denissova réside durant trois mois avec sa grand-mère à la *datcha* alors même que la proximité géographique pourrait permettre un retour au logis familial certains soirs de la semaine. Ce rôle éducatif leur permet d'exercer un regard critique et d'imposer leurs vues sur l'éducation des jeunes enfants (Gessat, 2001a).

Meubler le temps

Au delà de ces fonctions symboliques, la *datcha* assure pour nombre de retraités un salutaire et nécessaire passe-temps, notamment pour tous ceux que la famille ne réussit pas à accaparer totalement, en l'absence de famille proche, de petits-enfants ou d'arrière-petits-enfants à garder. Le jardinage représente aussi un puissant moyen de meubler son temps en été certes, mais également durant les intersaisons. Même au cours des temps morts de l'hiver, il représente un but et occupe l'esprit, autant que le corps au cours de l'été. Ainsi, dès les premiers jours du printemps, le potager envahit la totalité de l'espace et de l'esprit. Au mois de mars, la mère d'Irina Vladimirovna, Elena Iourevna, commence à penser à son jardin, anticipe sur ce qu'il y aura à faire et prépare ses semis sur les rebords des fenêtres. Durant tout l'été, elle tient sa fille informée de la pousse de chacun des légumes qu'elle cultive avec ardeur malgré une santé chancelante. Pour cette retraitée qui quitte rarement son domicile en hiver, l'été est aussi un temps de socialisation intense. En plus de deux de ses enfants adultes avec lesquels elle cohabite, elle rencontre quotidiennement sa sœur dont elle partage la parcelle, ainsi que des voisins, majoritairement d'autres femmes retraitées comme elles, qui se hèlent, passent d'une parcelle à l'autre tout au long de la journée, jusqu'aux derniers labours d'automne. Prendre le temps de parler est tout aussi important que jardiner et les sujets sont aussi anodins que variés, le jardin fournissant une multitude de prétextes pour échanger conseils, remarques et étonnements sur des sujets peu polémiques comme les cultures, la météo ou les enfants. Sans avoir besoin de s'inviter, il est ainsi possible de se retrouver, d'échanger de menus services et d'exprimer ses peines et ses joies. L'intérêt éprouvé à se rendre à la *datcha*, à cultiver, ne doit donc pas être dissocié de celui pris à échanger. Dans ce contexte, le jardin représente un projet, un passe-temps, un but et un lieu de rencontres qui meublent un quotidien par ailleurs assez solitaire. Un entre-soi hors de chez soi.

Cette capacité à mobiliser le temps et l'énergie soutiennent Elena Iourevna et la rationalité économique devient là un alibi qui donne un sens à cette vie comme à celle de nombreux autres retraités. Ceux-ci sont souvent devenus jardiniers plus par hasard que par réelle volonté même si, d'après Stephen Lovell (2003), les cultivateurs âgés de trente à soixante ans dans les années 1970 auraient une origine rurale. Pour toutes ces personnes souvent issues de milieux modestes et pour lesquelles il ne peut exister de loisir sans réelle finalité pratique, une remarque qui rejoint celle de Paul Yonnet (1999), la *datcha* offre une légitimité à sortir de chez soi aussi bien pour les hommes que pour les femmes.

Si l'activité des femmes porte uniquement sur le jardinage, pour les hommes le bricolage est également constitutif de la *datcha* à tous les âges de la vie et d'améliorer le système d'adduction d'eau. Son importance se cristallise toutefois au moment de la retraite où il devient un mode d'expression de soi. Pour ces passionnés, l'entretien de la maisonnette ou du cabanon ne prend que peu de temps au bricoleur qui reste à l'affût de nouvelles améliorations à apporter. Vladimir Vladimirovitch, un ingénieur retraité, occupe ainsi une partie de son temps à réfléchir aux améliorations qu'il peut apporter à la structure de son bâtiment ou à son potager. L'eau a une extrême importance. Elle provient soit d'un collecteur municipal qui passe non loin, soit d'un puits. L'ingéniosité déployée pour en profiter se traduit par un amoncellement d'objets hétéroclites récupérés attendant de trouver une seconde vie. Vladimir

halshs-00199052, version 1 - 18 Dec 2007

Vladimirovitch a installé plusieurs points d'eau dans son jardin. Les tuyaux partent de la citerne installée sur le toit de la cuisine d'été, construite trois ans auparavant, et filent à mi-hauteur d'homme alimenter les différents robinets. Pour perfectionner ce système, il cherche à automatiser l'arrosage d'une partie des plantations, ce qui suppose d'améliorer l'alimentation de la citerne, chaque projet appelant de nouvelles réalisations. Pierre Sansot, dans son étude sur le monde ouvrier français, note que le bricolage, de même que le jardinage, constituent « dans beaucoup de cas, la joie d'œuvrer par soi-même, d'exercer une intelligence pratique, d'échanger des « tuyaux » avec des amis ou des parents. » (2002 : 24). En Russie, l'absence de revenus, alliée à un besoin de réalisation difficilement satisfait lors de la vie professionnelle pour toutes les personnes qui ont vécu la transition économique, pousse des individus de tout niveau social à développer cette intelligence pratique qui est aussi une façon de préserver des instants de solitude et/ou de coopération.

Espace d'intimité

Pour les couples ou les personnes partageant leur logement avec leurs enfants, voire même avec les enfants de ces derniers, la *datcha* offre aussi une occasion de rupture et d'évasion du quotidien, même si, en particulier dans les *kolektivnye sady,* l'intimité y est faible. Le supplément de mètres carrés, aussi limité soit-il, pallie l'exiguïté du logement et satisfait un besoin d'espace à l'instar des jardins ouvriers en France (Dubost, 1984). Elena Fiedorovna, célibataire de trente-six ans, vit avec ses parents dans un deux pièces dont elle occupe la chambre, faute de pouvoir accéder à un logement. La seule possibilité d'intimité arrive avec la belle saison lorsque ses parents déménagent à la *datcha*. Elena Fiedorovna profite aussi de la *datcha* pour inviter des amis, inversant, le temps d'un week-end, le partage des espaces. Le reste du temps, elle évite soigneusement de s'y rendre, prétextant une aversion largement alimentée par son refus de côtoyer de nouveau ses parents. Ce besoin d'intimité, que remarque également Ronan Hervouet en Biélorussie (2003), s'exprime aussi au sein des couples. Vladimir Vladimirovitch et son épouse résident non loin de leur *datcha* où Vladimir Vladimirovitch passe l'été, dormant sur place. Sa femme, elle, préfère rentrer chaque fin d'après-midi à l'appartement. Pour ce couple de retraités uni, cette possibilité permet à chacun de disposer d'un territoire-espace-temps de liberté au cœur de leur vie commune.

La *datcha* représente, plus que l'attachement à un certain mode de vie, un monde en soi qui offre un objectif de vie à des millions de retraités. Cet objectif sous-tend et légitime une existence sociale fortement mise à mal par les transformations subies par la Russie post-soviétique. Cette logique dépasse et subsume celle de la rentabilité économique, qui reste toutefois réelle dans nombre de cas, pour devenir un projet de vie. En ce sens, la *datcha* permet alors aux retraités de regagner une dignité perdue ou de la préserver et, au travers du travail fourni, de conserver une utilité sociale.

« Ingénieurs, maîtres d'œuvre et ouvrières de la vie économique, sociale et culturelle, les grands-mères sont [...] les grandes détentrices du pouvoir familial et social. » ainsi que le notait Elisabeth Gessat en 2001 (2001b : 140). La *datcha* a offert à ces femmes un puissant moyen pour capter leur famille auprès d'elles et la garder sous leur contrôle grâce à l'ensemble des services fournis, dont la garde des enfants représente l'un des aspects, tout comme le don de denrées alimentaires ou la jouissance d'une portion du jardin. Nier l'importance de la culture maraîchère, donc la fonction de nourricière et de gestionnaire détenue par les grands-mères, revient à faire vaciller voire à anéantir leur pouvoir et à redistribuer le pouvoir dans la famille.

halshs-00199052, version 1 - 18 Dec 2007

halshs-00199052, version 1 - 18 Dec 2007

Bibliographie

Clarke S.et al., 2000, « The myth of the urban peasant », Work, employment and society, 14, 3 : 481-499

Douglas Mary, 1999, Comment pensent les institutions, suivi de Il n'y a pas de don gratuit et La connaissance de soi, Paris, La découverte/MAUSS

Dubost F., 1984, Côté jardins, Paris, Scarabée et compagnie

Gessat-Anstett E., 2001(a), « Du collectif au communautaire. A propos des réseaux familiaux dans la Russie post-soviétique », L'Homme, 157 : 115-136

Gessat-Anstett E., 2001(b), « Les *babouchki*, des femmes qui durent », in C. Attias-Donfut et M. Segalen (dir), Le siècle des grands-parents, une génération phare ici et ailleurs, Autrement, collection Mutations : 127-140

Gessat E. et N. Ortar, 2001, « Entre villégiature et repères identitaires, les pratiques spatiales des résidents secondaires français et russes » : 475-480, in A. Berger (dir), Dynamique rurale, environnement et stratégies spatiales, Montpellier, Publications de l'Université Paul Valéry

Godbout Jacques T., 2000(a), Le don, la dette et l'identité, Paris, La découverte/MAUSS

Godbout Jacques T. (en collaboration avec A. Caillé), 2000 (1992)(b), L'esprit du don, Paris, La découverte

Gouldner Alvin W., 1973, The importance of something for nothing", in For Sociology. Renewal and critique in sociology today, New York, Basic Books

Hervouet R., 2003, « Dachas and vegetable gardens in Belarus. Economic and subjective stakes of an « ordinary passion », The Anthropology of East Europe Review: Central Europe, Eastern Europe and Eurasia, XXI, 1 : 159-168

Lovell Sephen, 2003, *Summerfolk : a history of the dacha, 1710-2000*, Ithaca, Cornell University Press

Ortar Nathalie, 2005, « Les multiples usages de la *datcha* des jardins collectifs », Anthropologie et sociétés, vol. 29 (2) : 169-185

Prokofieva L. et L. Terskikh, 1997, « Niveau de vie et structure de la famille en période de transformation sociale : la Russie des années 1990 », Population,

Rimachevskaïa N., 1997, « Le troisième âge et la transition en Russie », Le courrier des pays de l'Est, 420 : 34-46

Traven Vlada, 2005, La *datcha* en Russie de 1917 à nos jours, Paris, eds du Sextant

Weber Florence, 1996, « Réduire ses dépenses, ne pas compter son temps. Comment mesurer l'économie domestique », Genèses, 25 : 5-28

Yonnet P., 1999, Travail, loisir. Temps libre et lien social, Paris, Gallimard

Zavisca Jane, 2005, « Constesting capitalism at the post-soviet dacha : the meaning of food cultivation for urban russians », Slavic Review, 62 (4) : 786-810